



HAL
open science

”Parme, Rome et la France. Correspondance diplomatique et intimité épistolaire entre Bernis et le comte de Flavigny”

Géraud Poumarède

► **To cite this version:**

Géraud Poumarède. ”Parme, Rome et la France. Correspondance diplomatique et intimité épistolaire entre Bernis et le comte de Flavigny”. Gilles Montègre. Le cardinal de Bernis. Le pouvoir de l’amitié, Tallandier, pp.249-270, 2019, 9791021035270. halshs-04882213

HAL Id: halshs-04882213

<https://shs.hal.science/halshs-04882213v1>

Submitted on 20 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Parme, Rome et la France.

Correspondance diplomatique et intimité épistolaire entre Bernis et le comte de Flavigny

Publié dans *Le cardinal de Bernis. Le pouvoir de l'amitié*, dir. par Gilles Montègre, Paris, Tallandier, 2019, p. 249-270.

Les liens entre le cardinal de Bernis et le duché de Parme remontent au temps de son ambassade de Venise. Il s'y était arrêté une première fois en 1752, alors qu'il gagnait son poste, pour y faire sa « cour à l'infant » Philippe de Bourbon ; il y était revenu au commencement de 1755, peu avant de rentrer en France, et avait alors passé plus de trois mois auprès du duc et de son épouse Madame Élisabeth, la fille de Louis XV, gagnant au passage « l'amitié » de celle-ci¹. Les archives privées du cardinal témoignent de la pérennité de cette relation. Bernis a par exemple entretenu longtemps une correspondance assez nourrie avec l'infant Philippe. Il a aussi correspondu, à la génération suivante, avec l'infant Ferdinand et son épouse l'archiduchesse Marie-Amélie. Surtout, il établit une relation épistolaire particulièrement étroite et durable avec le comte de Flavigny, ministre plénipotentiaire de la France à Parme dans les dernières décennies de l'Ancien Régime. Des centaines de lettres couvrent ainsi la période 1773-1792 et constituent le fond le plus ample des papiers Bernis. Leur conservation jusqu'à nos jours témoigne non seulement du soin avec lequel le cardinal s'est attaché à préserver ces missives, mais aussi vraisemblablement de l'intérêt et de la valeur qu'il leur accordait. Relevant des correspondances transversales qui se nouent habituellement entre les représentants du roi à l'étranger, elles se distinguent cependant par le ton de familiarité qui y règne et la très grande liberté des propos qui les nourrissent. Pour mieux éclairer et définir leur statut ambigu, il conviendra de rappeler l'entrée en relation des deux hommes, de montrer le glissement progressif de leurs lettres vers un échange toujours plus familier, de souligner enfin la manière dont les affaires de Rome et de Parme y sont abordées, pour mieux s'interroger ensuite sur l'existence d'un style propre à Bernis dans l'animation des réseaux diplomatiques français dans la péninsule italienne.

L'entrée en relation

Les échanges épistolaires entre Flavigny et Bernis sont antérieurs à la mission de Flavigny à Parme. Originaire du Vermandois² et né en 1722, le comte Louis-Agathon de Flavigny avait derrière lui une longue carrière militaire de « quarante-deux ans de service pur », couronnée par « l'estime et l'amitié de ses généraux », lorsqu'il se fit, comme il le dit lui-même, « nouveau politique³ ». Enseigne, puis lieutenant dans le régiment d'infanterie de Bourbonnais dès 1733, il s'était d'abord illustré durant la guerre de succession de Pologne. Après avoir participé au siège de Philippsbourg en 1734, il avait obtenu une compagnie dans le même régiment et l'avait commandée à l'affaire de Clausen en 1735. Son ascension s'était ensuite

¹ Paul Masson (éd.), *Mémoires et lettres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1758)*, t. I, Paris, Paul Ollendorff, 1903, p. 157-161, 190-194.

² Louis-Paul Colliette, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province de Vermandois*, t. III, Cambrai, Samuel Berthoud, 1772, p. 136. Sur la généalogie de Flavigny, voir *Généalogie de la Maison de Flavigny (Vermandois et Normandie)*, Paris, Auguste Vallée, 1868, p. 3-6.

³ APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Parme, 6 septembre 1774.

poursuivie durant la guerre de succession d'Autriche, servant à l'armée de Westphalie en 1741, sur les frontières de Bohême, en Bavière et sur le Rhin en 1742 et 1743. Lieutenant-colonel de cavalerie le 3 décembre 1743 dans la compagnie des Gendarmes de la Reine, il avait été promu mestre de camp de cavalerie le 14 décembre 1744 dans la compagnie des Chevaux Légers d'Orléans. Présent à la bataille de Fontenoy, aux sièges des ville et citadelle de Tournai, Dendermonde, Oudenaarde et Ath en 1745, de Mons, de Charleroi, de Namur et à la bataille de Rocourt en 1746, à la bataille de Lauffeldt en 1747, il avait été fait capitaine-lieutenant de la compagnie des Gendarmes d'Anjou par provisions du 1^{er} janvier 1748, avant de participer au siège de Maastricht et d'obtenir le grade de brigadier par brevet du 10 mai 1748. Durant la guerre de Sept Ans, il avait d'abord été employé à l'armée d'Allemagne, participant en 1757 à la bataille de Hastenbeck et à la prise de Minden et d'Hanovre, puis en 1758 à la bataille de Lutzelberg et à la prise de Cassel, ou encore à la bataille de Minden en 1759. Nommé capitaine de la compagnie des Chevaux légers du Dauphin par commission du 19 avril 1760, il s'était trouvé à la tête de celle-ci aux affaires de Corbach et de Warbourg et à la bataille de Clostercamp. Il avait enfin été nommé maréchal de camp par un brevet du 20 février 1761 et avait continué à combattre en 1762. Après le retour de la paix, il avait été employé comme inspecteur des troupes de cavalerie entre 1764 et 1766⁴.

Distingué par cette première partie de carrière, il glisse vers l'action diplomatique en 1771, lorsqu'on lui confie une première mission à Liège à l'occasion de la mort inopinée du prince-évêque Charles-Nicolas d'Oultremont, le 22 octobre de la même année. Accrédité comme ministre plénipotentiaire auprès du chapitre cathédral de Liège, Flavigny reçoit le 9 novembre suivant des instructions qui le chargent tout à la fois d'obtenir la signature d'un traité de commerce et de limites qui était en cours de négociation et qui devait arrimer plus étroitement la principauté à la France et de travailler avec la plus grande prudence à l'élection d'un nouveau prince évêque favorable à celle-ci. Trois candidats retenaient l'attention de la cour, l'archevêque de Bordeaux Ferdinand de Rohan, l'archevêque de Trèves Clément de Saxe et un chanoine du chapitre de Saint-Lambert François-Charles de Velbrück⁵. L'élection de ce dernier le 16 janvier 1772 et la conclusion du traité le 24 mai suivant consacrent le succès de cette mission de Flavigny⁶. La première lettre du comte à Bernis, conservée dans les archives du cardinal, remonte à cette période. Elle est datée de Liège, du lendemain de l'élection, le 17 janvier. Le ministre plénipotentiaire s'y réjouit du succès de Velbrück, qui « a de tout temps fait profession d'attachement pour la France » et s'adresse à Bernis pour solliciter son intervention en cour de Rome afin d'y favoriser l'attribution de l'archidiaconé laissé vacant par le nouvel élu en faveur du baron de Loë, « parent le plus proche de M. de Velbrück, son ami intime et son partisan zélé dans tous les temps ». Cette lettre ponctuelle, liée à la demande d'une faveur, conduit Flavigny à évoquer des liens plus anciens qui le lient à Bernis : il s'y déclare

⁴ La carrière militaire de Flavigny est retracée par Hyacinthe Dusevel, « Château et église de Renansart », dans *Églises, châteaux, beffrois et Hôtels-de-ville les plus remarquables de la Picardie et de l'Artois*, Amiens, Alfred Caron, 1849, p. 14-19. On verra aussi sa notice dans le *Dictionnaire de biographie française*, t. XIII, Paris, 1975, col. 1508-1509, ainsi que le dossier de Flavigny au Ministère des Affaires étrangères, cf. AMAE, Personnel, 1^{re} série, vol. 30, f°350r-368r., Comte de Flavigny.

⁵ Cf. les instructions de Flavigny dans Bruno Demoulin (éd.), *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France*, t. XXXI, Paris, Ministère des Affaires étrangères, 1998, p. 343-352.

⁶ Paul Harsin, « À propos de l'élection du prince-évêque François-Charles de Velbrück (1771-1772) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 32 (1954), p. 104-114.

« trop heureux » de pouvoir ainsi se « rappeler au souvenir » du cardinal, regrettant que sa mission ne l'eût pas « mis à portée d'être de quelque utilité » à celui-ci⁷. La réponse de Bernis a été conservée. Datée du 12 février suivant, le cardinal y déplore n'avoir pas « réussi dans les démarches » entreprises en faveur du baron de Loë, tout en s'affirmant flatté du souvenir dont l'honore son correspondant et en exprimant « tout l'attachement » qu'il lui voue⁸. Cet échange semble rester sans lendemain.

Le succès remporté par Flavigny à Liège lui permet cependant d'accéder à une nouvelle mission qui lui est confiée à l'été 1772. Il est en effet nommé ministre plénipotentiaire à la cour de Parme dans un contexte troublé⁹. Les relations entre les deux couronnes de France et d'Espagne et le petit duché italien confié à une branche cadette de la maison de Bourbon sont marquées par des tensions extrêmes. Depuis la mort du duc Philippe de Bourbon en 1765, c'est son fils Ferdinand, ombrageux et bigot, qui règne sur le duché¹⁰. Il a épousé en 1769 Marie-Amélie de Habsbourg et l'attitude du couple princier n'a pas tardé à susciter le scandale¹¹. Son mode de vie extravagant, ses dépenses inconsidérées et surtout son hostilité croissante à l'égard de Guillaume Dutillot, ministre principal de Philippe resté en poste à la mort de celui-ci avec l'appui des deux couronnes, ont conduit à une situation de crise, qui a provoqué le départ forcé du ministre en novembre 1771¹². Charles III d'Espagne a alors imposé à son neveu Ferdinand le marquis de Llano pour le remplacer¹³, mais les rapports entre l'infant de Parme et son nouveau ministre se sont à leur tour très vite dégradés et les multiples rappels à l'ordre adressés à Ferdinand et à Marie-Amélie de la part de l'Espagne aussi bien que de l'Autriche ou de la France ne sont pas parvenus à les ramener à la raison. La nomination de Flavigny, qui passe pour « un homme fort sage, fort honnête et d'un commerce doux et agréable¹⁴ » est une nomination d'apaisement. Il doit succéder au comte de Boisgelin, rappelé en France dès 1771 pour avoir déplu en ayant pris le parti des infants contre Dutillot, et il lui est recommandé, tout en se tenant à l'écart des querelles, d'œuvrer au rapprochement de Ferdinand de Bourbon et de son ministre espagnol¹⁵. Mais la crise éclate avant même que Flavigny ait pu gagner son poste.

⁷ APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Liège, 17 janvier 1772.

⁸ *Ibid.*, Bernis à Flavigny, Rome, 12 février 1772.

⁹ La décision de sa nomination est prise et annoncée à la mi-juillet 1772, cf. AMAE, CP Parme, vol. 38, f°69v-70r, Louis Godard au duc d'Aiguillon, Parme, 8 août 1772. Flavigny, en revanche, ne reçoit ses instructions qu'à la fin du mois de septembre, cf. AMAE, MD Italie, vol. 30, f°185r-190v, « Mémoire pour servir d'instructions au sieur comte de Flavigny », 27 septembre 1772.

¹⁰ La personnalité et l'action de Ferdinand de Parme ont été éclairées par une série d'ouvrages récents, cf. Alba Mora (dir.), *Un Borbone tra Parma e l'Europa. Don Ferdinando e il suo tempo (1751-1802)*, Reggio Emilia, Diabasi, 2005 ; Elisabeth Badinter, *L'infant de Parme*, Paris, Fayard, 2008.

¹¹ Idelfonso Stanga, *Maria Amalia di Borbone, duchessa di Parma (1746-1804)*, Crémone, Cremona Nuova, 1932 ; plus généralement, voir Adele V. Marchi, *Parma e Vienna. Cronaca di tre secoli di rapporti fra il ducato di Parma, Piacenza e Guastalla e la corte degli Asburgo*, Parma, Silva, 1988.

¹² Sur l'action de Guillaume Dutillot et sa chute, voir l'ouvrage ancien de Charles Nisard, *Guillaume Du Tillot. Un valet ministre et secrétaire d'État. Épisode de l'histoire de France en Italie de 1749 à 1771*, Paris, P. Ollendorff, 1887 ; plus récemment, cf. Claudio Maddalena, *Le regole del principe. Fisco, clero, riforme a Parma e Piacenza (1756-1771)*, Milan, FrancoAngeli, 2008, ainsi que le catalogue dirigé par Gianfranco Fiaccadori, Alessandro Malinverni et Carlo Mambriano, *Guglielmo du Tillot, regista delle arti nell'età dei Lumi*, Parme, Grafiche Step, 2012.

¹³ José Agustín de Llano y de la Cuadra, marquis de Llano, principal ministre de Parme, cf. Didier Ozanam, *Les diplomates espagnols du XVIII^e siècle. Introduction et répertoire bibliographique (1700-1808)*, Madrid, Casa de Velázquez, 1998, p. 326-327.

¹⁴ AMAE, CP Parme, vol. 38, f°55r, Auguste de Kéralio à l'infant Ferdinand, Paris, 26 juillet 1772.

¹⁵ Les vicissitudes des relations franco-parmesanes ont été étudiées par Henri Bédarida, *Parme et la France de*

À la suite d'une nouvelle série d'incidents, l'infant Ferdinand décide en effet de son propre chef, le 25 octobre 1772, de renvoyer Llano¹⁶, provoquant ainsi une rupture avec les deux couronnes.

Accompagné de son épouse Marguerite-Félicité Bernard de Montigny qui le suit dans sa mission, Flavigny se trouve alors à Turin depuis le 15 octobre¹⁷. Il y fait halte, sur la route qui le conduit à Parme, afin d'y saluer les souverains savoyards et de remplir auprès d'eux une mission de confiance. Louis XV songe en effet à redoubler le mariage conclu en 1771 entre son petit-fils le comte de Provence et Marie-Joséphine de Savoie, par l'union du comte d'Artois avec l'une des sœurs de cette dernière. Flavigny est ainsi chargé de rassembler sur les deux candidates possibles, Marie-Thérèse et Marie-Anne de Savoie, des renseignements capables d'éclairer le roi dans ses choix¹⁸. Les affaires de Parme l'empêchent, une fois sa tâche accomplie, de poursuivre son voyage. À la suite de l'Espagne, la France rompt ses relations avec l'infant Ferdinand : alors que Llano quitte le duché suivi par le ministre d'Espagne à Parme, le marquis de Revilla¹⁹, Flavigny reçoit l'ordre d'attendre à Turin le dénouement de la querelle²⁰. S'ouvre dès lors pour le comte une longue période d'incertitude et d'entredeux, durant laquelle il séjourne en Italie avec son épouse en attendant de pouvoir enfin gagner son poste. Pendant plusieurs mois, les Flavigny demeurent ainsi les hôtes du baron de Choiseul, de la branche d'Eguilly, ambassadeur de Louis XV auprès du roi de Sardaigne²¹. Puis à partir de mai 1773, avec l'accord de la cour, ils entreprennent un grand tour de la péninsule²². Ils passent d'abord près d'un mois à Venise, auprès du baron François de Zuckmantel, qui « tâche de leur rendre le séjour » de cette ville « aussy agréable qu'il [lui] est possible²³ ». Ils se rendent ensuite à Rome où ils demeurent quelques semaines en juin et juillet. S'il ne semble pas que Bernis ait alors logé les voyageurs²⁴, les liens entre le cardinal et Flavigny paraissent néanmoins se resserrer à cette occasion. Le second fait une cour assidue au premier²⁵, tandis que Bernis conduit le comte à l'audience du pape Clément XIV et précise qu'il en a été « reçu avec beaucoup de distinction ». D'une façon plus générale, il souligne aussi qu'on « rend justice à Rome au mérite de ce ministre²⁶ ». Les deux hommes sympathisent. Une correspondance s'esquisse entre eux durant cette période. Les archives Bernis n'en conservent qu'un seul

1748 à 1789, Paris, H. Champion, 1928 ; *Idem, Parme dans la politique française au XVIII^e siècle*, Paris, Félix Alcan, 1930. Ces travaux ont été en partie renouvelés par Carminella Biondi, *La Francia a Parma nel secondo Settecento*, Bologne, Clueb, 2003.

¹⁶ AMAE, CP Parme, vol. 38, f°169r-176v, Godard à Aiguillon, Parme, 24 et 25 octobre 1772.

¹⁷ AMAE, CP Sardaigne, vol. 254, f°207r-v, Flavigny à Aiguillon, Novalaise, 14 octobre 1772.

¹⁸ *Ibid.*, f°209r-212r, Flavigny à Aiguillon, Turin, 17 octobre 1772.

¹⁹ Toribio Ventura de la Cruz Gasca de la Vega, marquis de Revilla, ministre plénipotentiaire à Parme de 1751 à 1763, puis de 1766 à 1774, cf. Didier Ozanam, *Les diplomates espagnols...*, *op. cit.*, p. 240.

²⁰ AMAE, CP Sardaigne, vol. 254, f°227r, Aiguillon à Flavigny, Fontainebleau, 9 novembre 1772.

²¹ Louis-Marie-Gabriel-César, baron de Choiseul, ambassadeur à Turin depuis 1766, voir ses instructions dans Horric de Beaucaire (éd.), *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France. Savoie-Sardaigne et Mantoue*, t. II, Paris, Félix Alcan, 1899, p. 95-104.

²² AMAE, CP Sardaigne, vol. 256, f°120v, Choiseul à Aiguillon, Turin, 28 avril 1773.

²³ AMAE, CP Venise, vol. 234, f°122r, 132v, Zuckmantel à Aiguillon, Venise, 19 mai et 11 juin 1773. Zuckmantel avait été nommé ambassadeur du roi à Venise en 1771, cf. Pierre Duparc (éd.), *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France*, t. XXVI, Venise, Paris, CNRS, 1958, p. 261-271.

²⁴ AMAE, CP Rome, vol. 863, f°111r, Bernis à Aiguillon, Rome, 16 juin 1773 : « Je suis bien fâché », écrit le cardinal, « de ne pouvoir pas leur offrir un logement dans ma maison. »

²⁵ APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Parme, 27 février 1774 : « Je suis le même à Parme que j'étais », affirme Flavigny, « lorsque j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Rome. »

²⁶ AMAE, CP Rome, vol. 863, f°147r, Bernis à Aiguillon, Rome, 7 juillet 1773.

témoignage, une lettre de Flavigny, datée de Naples, le 4 septembre 1773, dans laquelle le comte évoque la proximité de « la réconciliation de Parme » et affirme se tenir prêt à rejoindre à tout moment son poste. Mais il s’y proclame aussi très « touché » de « l’exactitude » que Bernis met à lui écrire, attestant ainsi d’un commerce de lettres déjà établi entre les deux hommes²⁷.

Le périple des Flavigny s’achève à la fin de l’été. À la mi-juillet, ils poussent jusqu’à Naples, où ils sont accueillis par le baron de Breteuil et présentés par lui au souverain Ferdinand IV et à la cour²⁸. Alors que la nouvelle d’un accommodement entre Madrid et Parme se répand peu à peu, ils repassent brièvement à Rome à la mi-septembre²⁹, avant de poursuivre pour Florence, où ils parviennent le 28 septembre³⁰. C’est là que le comte trouve la lettre que le duc d’Aiguillon, secrétaire d’État des Affaires étrangères, lui a écrite quinze jours plus tôt pour lui annoncer que, « l’infant duc de Parme ayant donné au roi d’Espagne toute la satisfaction que Sa Majesté Catholique attendoit de lui », il ne devait pas différer « de partir de Florence » pour aller « remplir à Parme les fonctions du ministère » que le roi lui avait confié³¹. L’ordre est si pressant que les Flavigny ne profitent que de façon très brève de l’hospitalité que leur accorde le marquis de Barbantane, ministre plénipotentiaire de Louis XV³², avant de se remettre en route le 2 octobre³³. Deux jours plus tard enfin, le comte annonce au duc d’Aiguillon son arrivée à son poste³⁴. Un peu plus d’un an s’est écoulé, depuis la remise de ses lettres d’instructions à la fin de septembre 1772. En le tenant éloigné de sa résidence, la crise parmesane lui a donné la possibilité d’accomplir un vaste tour d’Italie, grâce auquel il découvre des territoires qu’il ne connaît pas et se familiarise avec la géopolitique péninsulaire. Ce voyage est aussi un moyen d’établir ou de renforcer des relations avec les représentants du roi installés dans les autres États italiens, qui seront ses interlocuteurs naturels durant le cours de sa mission. Son séjour romain le rapproche un peu plus encore de Bernis, mais Flavigny cultive aussi désormais des liens avec Choiseul à Turin, Zuckmantel à Venise, Breteuil à Naples ou encore Barbantane à Florence. Arrivé à Parme, il peut ainsi prendre pleinement et efficacement sa place au sein d’un réseau dont il a reconnu les ramifications et identifié les acteurs principaux. Enfin, tout au long de son périple, il s’est fait présenter aux souverains de la péninsule, qu’il s’agisse des rois de Sardaigne Charles-Emmanuel III et de Victor-Amédée III, du pape Clément XIV ou du roi de Naples Ferdinand IV. Seul son trop bref passage à Florence lui laisse le regret de ne pas avoir été reçu par le grand-duc Léopold I^{er} et la grande-duchesse, car c’étaient, explique-t-il, « les seuls souverains de l’Italie qui [lui restaient] à connoître³⁵ ».

D’une correspondance administrative...

²⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Naples, 4 septembre 1773.

²⁸ AMAE, CP Naples, vol. 96, f°64r, Breteuil à Aiguillon, Naples, 17 juillet 1773. Après une série de missions réussies à Cologne, en Russie, en Suède ou encore à Vienne, Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil, avait été nommé ambassadeur à Naples en 1772, cf. Joseph Reinach (éd.), *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, t. X, *Naples et Parme*, Paris, Félix Alcan, 1893, p. 105-116.

²⁹ AMAE, CP Rome, vol. 864, f°51v, Bernis à Aiguillon, Rome, 15 septembre 1773.

³⁰ AMAE, CP Parme, vol. 38, f°268r, Flavigny à Aiguillon, Florence, 30 septembre 1773.

³¹ *Ibid.*, f°262r, Aiguillon à Flavigny, Versailles, 14 septembre 1773.

³² Joseph-Pierre-Balthasar-Hilaire de Puget, marquis de Barbantane a été nommé en 1766 au poste de Florence, cf. Édouard Driaault, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, t. XIX, *Florence, Modène, Gênes*, Paris, Félix Alcan, 1912, p. 146-159.

³³ AMAE, CP Toscane, vol. 135, f°139v, Barbantane à Aiguillon, Florence, 1^{er} octobre 1773.

³⁴ *Ibid.*, f°270r, Flavigny au duc d’Aiguillon, Parme, 4 octobre 1773.

³⁵ AMAE, CP Parme, vol. 38, f°268r, Flavigny à Aiguillon, Florence, 30 septembre 1773.

Ce n'est qu'avec l'établissement de Flavigny à Parme que se met en place une correspondance véritablement régulière entre le comte et Bernis et que ces lettres - du moins la correspondance passive du cardinal avec Flavigny, c'est-à-dire les lettres originales écrites par ce dernier - commencent à former une série quasi complète dans les papiers privés. La première de ces missives conservées est ainsi datée du 6 février 1774, soit plusieurs mois après le début effectif de la mission du comte et il est vraisemblable que d'autres échanges qui se sont perdus l'ont précédée³⁶. Cette lettre mentionne en effet la réception par Flavigny d'une lettre du cardinal écrite le 27 janvier précédent ; par ailleurs, elle ne porte pas de mention particulière qui signalerait l'instauration ou la reprise d'un échange épistolaire suivi, mais paraît au contraire s'insérer naturellement dans un fil déjà établi.

Du 6 février 1774, première lettre de la correspondance parmesane de Flavigny conservée dans les archives Bernis, au 8 octobre 1776, dernière lettre expédiée de Parme par le comte avant son départ pour un congé de six mois en France dont il a fait la demande au roi, ce sont ainsi 137 lettres de Flavigny au cardinal qui ont été conservées, 42 pour 1774, 55 pour 1775 et 40 pour 1776. Il semble qu'il s'agisse de la quasi-totalité des lettres expédiées par le comte entre les deux dates. Leur lecture attentive ne révèle en effet qu'un nombre limité de manques, trois pour 1776 par exemple. Bernis lui-même a veillé à leur préservation : la plupart d'entre elles portent la mention « à garder » qui paraît avoir été écrite de sa main³⁷. En revanche, pour la même période, aucune minute des lettres expédiées par le cardinal au comte n'a subsisté. On en trouve quelques-unes pour les années ultérieures, mais elles restent rares.

L'abondance des lettres pour ces trois années témoigne néanmoins de la régularité des échanges entre Flavigny et Bernis. Si les intervalles entre les missives du comte, aussi bien qu'entre les réponses du cardinal, varient encore dans les premiers mois de 1774, en revanche à partir de la fin du printemps et du début de l'été, la correspondance se cale de part et d'autre sur un rythme hebdomadaire qui atteste chez les deux hommes la volonté d'entretenir un fil de communication continu et relativement intense. Elle tend aussi à se faire à jours fixes, Bernis comme Flavigny profitant du passage du courrier d'Espagne pour l'acheminement de leurs plis : le cardinal prend ainsi l'habitude d'écrire le jeudi, tandis que le comte, qui fluctue d'abord entre le dimanche et le mardi, opte finalement pour le mardi, de sorte qu'il dispose habituellement de la lettre écrite par Bernis cinq jours auparavant, lorsqu'il compose la sienne. Le rituel s'installe rapidement dans une sorte de pratique immuable : le 21 août 1774, Flavigny se croit tenu de justifier une entorse faite à ces règles désormais bien ancrées, en précisant à Bernis en exergue de sa lettre du jour qu'il a décidé d'anticiper sa missive du mardi au dimanche « pour avoir l'honneur de l'informer de quelque chose qui se passe ici » et qui ne souffre aucun délai³⁸, ce qui ne l'empêche pas, deux jours plus tard, le 23 août, d'expédier son habituelle dépêche du mardi³⁹. L'interruption de ce commerce suscite d'ailleurs aussitôt des inquiétudes : alors que Bernis n'a pas reçu la lettre attendue de Flavigny et le lui fait savoir le 21 décembre 1775, celui-ci proteste le 26 suivant qu'il a pourtant fait « exactement ce qu'il appelle ses

³⁶ APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Parme, 6 février 1774.

³⁷ *Ibid.* : cette mention figure déjà sur la lettre de Flavigny à Bernis en date du 6 février 1774 qui est la première des dépêches conservées entre Parme et Rome.

³⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 21 août 1774.

³⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 23 août 1774.

mardis, qui est l'honneur de lui écrire⁴⁰ ». À l'inverse, le mardi 9 avril 1776, c'est au tour de Flavigny de signaler qu'il n'a « point reçu [...] la lettre » que le cardinal est « dans l'usage de l'honorer » et qu'il aurait dû lui écrire le jeudi précédent. « Ce qui est fait, ajoute-t-il, pour m'inquiéter, n'ayant jamais éprouvé de lacune dans votre correspondance⁴¹ ».

Un tel échange épistolier, avec cette intensité et cette régularité qui le caractérisent, est indissociable de la position occupée par ses deux protagonistes. Il découle de leur statut d'agents du roi en Italie et revêt par conséquent en premier lieu une fonction administrative. Les instructions remises à Flavigny en septembre 1772, à l'occasion de sa nomination comme ministre plénipotentiaire à Parme, l'invitaient expressément à entretenir une « correspondance générale avec les autres ministres de Sa Majesté dans les cours étrangères et surtout en Italie », tandis qu'une table de chiffre spécifique lui était remise à cette fin⁴². Certes, il n'y avait pas d'obligation à cet égard, la fréquence et le format de cette correspondance n'étaient pas précisés et pour ce qui est de son contenu les instructions indiquaient de façon restrictive qu'il devait « être renfermé dans les bornes de la plus grande circonspection par rapport aux nouvelles et aux réflexions » qu'il était convenable de transmettre⁴³. Pour autant, ces relations transversales entre les agents du roi se trouvaient ainsi encouragées et constituaient un élément comme un autre du service.

Dans le cas de la péninsule italienne, la puissance que la papauté y conservait encore au XVIII^e siècle, l'entremêlement souvent inextricable des questions politiques et religieuses ou encore le rôle de « père commun » assumé par le Saint-Père faisaient de l'ambassadeur à Rome un interlocuteur nécessaire⁴⁴. S'y ajoutait aussi, comme l'a bien montré Albane Pialoux dans sa thèse de doctorat, la position de prééminence occupée par celui-ci au sein du réseau diplomatique français déployé en Italie, qui en faisait tout à la fois une référence politique, un animateur stratégique ou encore un relai d'information privilégié en direction de la cour⁴⁵. Dans l'*Almanach royal* de 1773, le cardinal de Bernis occupe le premier rang parmi « les ministres du roi en pays étrangers » devant l'ambassadeur extraordinaire à Vienne, l'ambassadeur à la Porte ou encore l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Madrid, situés respectivement en deuxième, troisième et quatrième position. Le premier agent en Italie après Bernis est l'ambassadeur extraordinaire à Naples qui se contente du sixième rang et le ministre plénipotentiaire à Parme ne figure qu'en vingt-quatrième position⁴⁶. Incontestablement, le poste de Rome, et par conséquent le cardinal lui-même, domine et polarise les réseaux diplomatiques français dans la péninsule.

La correspondance de Flavigny avec Bernis s'insère dans ce cadre et ces codes qui définissent l'action et les relations des agents du roi en Italie. De fait, si Flavigny avait bien entretenu des contacts épistolaires sporadiques avec Bernis avant son arrivée en poste, c'est bien à la faveur de celle-ci que cette correspondance se fait régulière et lorsque le comte

⁴⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 26 décembre 1775.

⁴¹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 9 avril 1776.

⁴² AMAE, MD Italie, vol. 30, f° 189r, « Mémoire pour servir d'instructions au sieur comte de Flavigny ».

⁴³ *Ibid.*.

⁴⁴ Lucien Bély, « Les princes et le père commun », dans Gilles Deregnaucourt (dir.), *Société et religion en France et aux Pays-Bas, XV^e-XIX^e siècle. Mélanges en l'honneur d'Alain Lottin*, Arras, Presses de l'Université d'Artois, 2000, p. 13-22.

⁴⁵ Albane Pialoux, *Négociateur à Rome au XVIII^e siècle : ambassade et ambassadeurs du roi Très Chrétien dans la cité pontificale (1724-1757)*, thèse de l'Université Paris-Sorbonne, sous la direction de Lucien Bély, Paris, 2009.

⁴⁶ *Almanach royal, année 1773*, Paris, Le Breton, 1773.

retourne en France pour un congé en octobre 1776, les lettres s'espacent à nouveau : Flavigny n'écrit qu'une missive en novembre et une en décembre⁴⁷, et les premiers mois de l'année 1777 sont à l'unisson⁴⁸. Mais lorsque le comte revient à Parme, un an plus tard, il s'empresse d'écrire à Bernis, le 4 novembre 1777, pour lui annoncer son retour et le prier de vouloir « bien reprendre le fil d'une correspondance qui m'est aussi agréable qu'elle m'honore⁴⁹ ». En quelques semaines, la pratique des jeudis et des mardis se restaure : Flavigny, dans sa lettre du mardi 18 novembre 1777, fait ainsi état de la réception de la missive du cardinal écrite cinq jours plus tôt, le jeudi 13⁵⁰. La relation épistolaire qui unit Flavigny à Bernis se déploie donc bien dans le cadre de leurs missions respectives et participe de la mise en réseau des agents du roi dans la péninsule. Elle est d'abord une correspondance administrative, qui s'enrichit parfois de pièces annexes jointes à la dépêche⁵¹, comme la *Relation abrégée du cérémonial observé au baptême du prince Louis de Parme* envoyée le 23 avril 1774⁵², une série d'extraits de lettres en provenance du quartier général russe datées de juin 1774⁵³ ou encore des *avvisi* de Venise du 27 mai 1775⁵⁴.

Dans le cas particulier des relations entre Flavigny et Bernis, l'empressement que manifeste le comte à écrire au cardinal se justifie aussi en raison de la stature de ce dernier, ancien secrétaire d'État des affaires étrangères, ambassadeur de renom à Venise et à Vienne, et désormais en poste à Rome. Ces lettres sont en effet pour Flavigny l'occasion de faire sa cour au grand homme et d'entremêler à leur contenu louanges et flatteries. En mars 1774, il le félicite pour avoir réuni « l'évêché d'Albano à l'archevêché d'Albi ». « Cette nouvelle dignité, s'empresse-t-il d'argumenter, n'ajoute rien à [sa] couronne », mais elle lui procure « une jolie maison de campagne où on respire un bon air⁵⁵ ». L'ouverture du conclave, après la mort du pape Clément XIV le 22 septembre 1774 lui permet aussi quelques morceaux de bravoure. « Tout le monde est persuadé que l'élection sera orageuse, affirme-t-il le 11 octobre, par conséquent votre gloire sera plus complète et plus universellement reconnue, si vous triomphez de toutes les difficultés comme je l'espère et le désire⁵⁶. » Il affecte encore de voir, quelques mois plus tard, dans l'élection de Giannangelo Braschi, le pape Pie VI, survenue le 15 février 1775, une victoire personnelle de Bernis : « Je vois », lui écrit-il, « que [vos] succès ont été complets à l'élection et certainement personne ne peut y être plus sensible que moi, quoique j'en fusse persuadé d'avance⁵⁷ ».

⁴⁷ APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Fontainebleau, 10 novembre 1776 ; *ibid.*, Flavigny à Bernis, Paris, 17 décembre 1776.

⁴⁸ On compte par exemple seulement deux lettres en janvier 1777, cf. *ibid.*, Flavigny à Bernis, Paris, 6 janvier 1777, ainsi que Versailles, 18 janvier 1777 ; deux en février, cf. *ibid.*, Flavigny à Bernis, Versailles, 7 février 1777, puis Paris, 23 février 1777 ; une seule en mars, cf. *ibid.*, Flavigny à Bernis, Paris, 16 mars 1777.

⁴⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 4 novembre 1777.

⁵⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 18 novembre 1777.

⁵¹ Qu'il s'agisse de mémoires, de pièces annexes, de feuilles de nouvelles, ces documents ont une vocation informative, on verra à ce propos Mario Infelise, *Prima dei giornali. Alle origini della pubblica informazione*, Rome, Laterza, 2002. Pour une étude de leur circulation dans l'espace méditerranéen aux XVI^e et XVII^e siècles, on pourra se reporter à Johan Petitjean, *L'Intelligence des choses : une histoire de l'information entre Italie et Méditerranée (XVI^e-XVII^e siècles)*, Rome, École française de Rome, 2013.

⁵² APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Parme, 23 avril 1774.

⁵³ *Ibid.*, « Extrait d'une lettre du quartier général de M. le maréchal de Romansow », 23 juin 1774

⁵⁴ *Ibid.*, « De Venise, le 27 mai », document joint à la lettre de Flavigny à Bernis, Parme, 30 mai 1775.

⁵⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 29 mars 1774.

⁵⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 11 octobre 1774.

⁵⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 28 février 1775.

... à un échange familial

Cependant, au-delà de ces politesses obligées et des usages administratifs, Bernis et Flavigny semblent donner à leurs échanges un tour plus personnel et familial, dont témoignent les lettres de ce dernier. Ces missives courtes, qui ne dépassent jamais les quatre pages, ne sont jamais chiffrées. Elles sont aussi pour la plupart d'entre elles olographes et lorsque par exception le comte fait expédier au cardinal le 23 avril 1774 un « billet d'une main étrangère », il s'excuse dès la lettre suivante, de cette « liberté » qu'il a dû prendre, en raison d'un déplacement qui l'« a empêché d'avoir l'honneur d'écrire lui-même⁵⁸ ». Il semble d'ailleurs que Bernis procède lui aussi de la sorte. Atteint au cours du conclave d'une « fluxion aux yeux⁵⁹ » qui l'empêche d'écrire, il note à l'intention de son secrétaire, en marge d'une lettre de Flavigny datée du 27 décembre 1774 : « Le remercie par un billet de sa confiance et de son amitié. Je lui écrirai bientôt moi-même⁶⁰. » L'écriture olographe des lettres devient dès lors le signe d'un investissement personnel, d'une vérité de la relation. Celle-ci se fait aussi plus familière dans ses formes à l'invitation de Bernis. Flavigny avait en effet coutume de débiter ses lettres par l'appel pompeux de « Monseigneur » et de les terminer par une formule dans laquelle il se proclamait, « avec un très profond respect », son « très humble et très obéissant serviteur⁶¹ ». Il semble que le cardinal lui en ait fait le reproche dans sa lettre du 28 juillet 1774, lui ordonnant « de retrancher la vedette et la finale ». « Le premier article est dur pour un officier de cavalerie, répond Flavigny le 2 août, mais puisqu'elle aime mieux de l'attachement et de l'amitié que du respect, j'ai de quoi la servir selon son goût⁶². » L'appel disparaît désormais des missives du comte et celles-ci se concluent d'une formule plus simple dans laquelle il proteste du « tendre et respectueux attachement » qu'il a voué « pour la vie » au cardinal⁶³.

La dimension familière de la correspondance se révèle encore à travers de nombreuses marques d'attention. Flavigny se soucie constamment de la santé de Bernis. « Je prends beaucoup de part à l'indisposition de Votre Éminence, lui écrit-il le 22 mars 1774, j'espère que le soleil de Rome et la belle saison lui rendront la santé⁶⁴ ». L'entrée au conclave du cardinal semble aussi l'inquiéter : « Je la plains de tout mon cœur, affirme-t-il le 4 octobre de la même année, de s'enfermer dans une cellule de religieux que le soleil n'éclaire guère pour donner après beaucoup de contrariété et d'agitation un successeur à son ami⁶⁵ ». La « fluxion aux yeux » que Bernis finit par attraper semble justifier après coup ses mauvais pressentiments et Flavigny laisse éclater sa joie, lorsqu'il apprend à la fin du mois de janvier 1775 que celui-ci en est enfin débarrassé : « J'étais véritablement en peine de la santé de Votre Éminence et je désirais d'ici la saignée qui lui a été faite. Il faut détourner les humeurs, quand le genre de vie que l'on mène ne permet pas de les dissiper⁶⁶. » A l'occasion, Flavigny s'ouvre lui aussi de ses

⁵⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 1^{er} mai 1774.

⁵⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 20 juin 1775.

⁶⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 27 décembre 1774.

⁶¹ Cf. à titre d'exemple *ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 10 avril 1774.

⁶² *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 2 août 1774.

⁶³ Voir par exemple *ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 16 mai 1775.

⁶⁴ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 22 mars 1774.

⁶⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 4 octobre 1774.

⁶⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 24 janvier 1775.

faiblesses à son correspondant. En juillet 1776, par exemple, après le passage à Parme de la duchesse de Chartres, Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre et de Marie-Thérèse d'Este, venue en Italie pour échapper un temps à son mariage malheureux avec le prince Louis-Philippe d'Orléans, le comte souligne à quel point cette visite lui a « affecté [les] nerfs par la tourmente qu'elle [lui] a occasionnée⁶⁷ ».

Les deux hommes s'inquiètent aussi réciproquement pour leurs carrières, ce qui est un autre moyen de se donner des preuves d'attention tout en cherchant à mobiliser des soutiens. L'avènement de Louis XVI le 10 mai 1774 et l'arrivée de Vergennes aux Affaires étrangères quelques mois plus tard laissent entrevoir de profonds remaniements dans les réseaux français à l'étranger. Alors que Bernis et Flavigny sont des serviteurs de longue date du roi défunt, ils craignent pour leurs postes avec la nouvelle cour. Sur le récit que lui en a fait le cardinal, Flavigny s'indigne ainsi en août 1774 « des méchancetés que l'on trame » contre ce dernier, dénonçant « les archevêques ambitieux » qui cherchent à lui nuire et à prendre sa place. Mais il est peu vraisemblable, s'empresse-t-il d'ajouter, qu'ils « puissent terrasser quelqu'un qui joint à la réputation de probité la plus exacte, toutes celles qui peuvent honorer un homme d'État, un politique, un prélat, un académicien, un courtisan et un homme de société ». Il « me semble, conclut alors Flavigny, que des statues de votre espèce ne se renversent pas d'un seul coup de vent⁶⁸. » Toutefois, le ministre plénipotentiaire à Parme lui-même se sent menacé : « Mon obscurité et mon infortune, estime-t-il, ne m'ont pas mis à l'abri de l'envie. Je sais que l'on m'a fait passer pour créature de l'ancien ministère⁶⁹. » Bernis et Flavigny ne sont finalement pas rappelés, contrairement à ce qu'ils avaient d'abord redouté, et parviennent au contraire à se maintenir durablement. « L'état de l'homme honnête serait trop malheureux, conclut le second, si des méchants réussissaient toujours dans leurs projets⁷⁰. »

Pour se soutenir dans leurs tribulations, les deux correspondants s'adressent des opuscules divertissants, de petites pièces amusantes, des ouvrages réjouissants. Au cœur du conclave, en janvier 1775, Flavigny fait ainsi parvenir à Bernis, pour le « dissiper un peu de ses occupations » le texte d'une chanson satirique sur Miromesnil⁷¹, le nouveau garde des sceaux : « Elle lui fera connaître Mgr Hue, ajoute-t-il, supposé qu'elle ne le connaisse point d'ailleurs⁷² ». En mars, il lui fait encore suivre une chanson qu'il vient de recevoir et qui a été composée par l'un des confrères académiciens de Bernis⁷³. Puis en novembre, il remercie le cardinal pour « l'épithaphe apologétique » qu'il a eu « la bonté » de lui envoyer, en lui adressant en retour « une pièce de vers de Voltaire [...] dans laquelle, aux éloges près, il y a d'assez jolies choses⁷⁴ ». Ces envois sont constants : s'y ajoutent une nouvelle pièce de vers en janvier 1776⁷⁵ ou encore, en mars 1776, « une fiction de Voltaire » qui lui a « paru très intéressante et prodigieuse pour [un homme de] 81 ans⁷⁶ ». Un lien plus étroit s'ébauche ainsi au fil des mois et des années, qui sans abolir toutes les distances, rapproche néanmoins Bernis et Flavigny. « Je

⁶⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 9 juillet 1776.

⁶⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 23 août 1774.

⁶⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 6 septembre 1774.

⁷⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 13 septembre 1774.

⁷¹ Arnaud Thomas Hue, marquis de Miromesnil, nommé garde des sceaux le 14 août 1774.

⁷² APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Parme, 10 janvier 1775.

⁷³ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 21 mars 1775.

⁷⁴ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 14 novembre 1775.

⁷⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 14 janvier 1776.

⁷⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 19 mars 1776.

suis flatté comme il se doit de l'assurance qu'elle veut bien me donner, écrit le comte au cardinal, le 23 avril 1776, que l'amitié entre pour quelque chose dans sa correspondance avec moi. Ce sentiment s'inspire si facilement de sa part, que je ne crois pas avoir besoin de lui faire les mêmes protestations, étant d'ailleurs très persuadé qu'elle rend justice à mes penchants et à mon profond respect pour elle⁷⁷. »

Leur sollicitude réciproque s'étend à leurs proches et à leur entourage. Flavigny associe régulièrement son épouse aux politesses qu'il adresse à Bernis à la fin de ses lettres : « Madame de Flavigny prie Votre Éminence d'agréer l'assurance de son inviolable attachement⁷⁸ », affirme-t-il le 29 mars 1774. C'est encore le couple Flavigny qui présente ses vœux au cardinal, le 20 décembre de la même année, alors que le conclave s'éternise : « Nous souhaitons une heureuse année à Votre Éminence et un pape pour ses étrennes. Elle connaît notre respect et nos sentiments⁷⁹. » Il semble aussi que Madame de Flavigny ait noué une correspondance avec la nièce du cardinal, la marquise de Puy-Montbrun, qui réside à Rome auprès de lui⁸⁰, tandis que le comte de son côté s'inquiète à l'automne 1775 de la maladie qui frappe l'une des filles de cette dernière⁸¹, avant de se réjouir peu après de son rétablissement : « Vous faites, écrit-il alors à Bernis, une destinée si heureuse à vos parents qu'il serait bien fâcheux qu'ils n'en profitassent pas⁸². » Flavigny tient encore à féliciter le cardinal, en avril 1776, pour le mariage annoncé de sa petite nièce Sophie du Puy-Montbrun avec le vicomte Pons Simon de Bernis : « J'ignorais qu'il fut aussi prochain, confesse alors le comte, mais on ne saurait trop accélérer des nœuds aussi bien assortis⁸³. » Les deux hommes compatissent encore aux deuils qui les frappent. « Je partage sincèrement la perte qu'elle a faite et dont elle a la bonté de me faire part, affirme Flavigny le 10 avril 1774 en réponse à une lettre du cardinal du 30 mars qui lui annonçait le décès de son frère, le marquis Philippe-Charles de Bernis⁸⁴. Quelques mois plus tard, en septembre, c'est autour de Flavigny d'annoncer à Bernis la perte de Madame de Montigny, sa belle-mère : « Elle était allée aux eaux de Bourbon chercher la santé et elle y a trouvé sa fin. C'était une femme respectable par sa piété et ses mœurs et que nous regrettons infiniment⁸⁵. » Il s'ouvre encore au cardinal en décembre 1775 de la peine que lui procure la mort de l'un de leurs « amis communs », le marquis de Barbançon : « Il était mon compatriote, mon voisin et mon ami particulier depuis 25 ans, ce qui rend sa perte irréparable pour moi⁸⁶. »

L'amitié joue un grand rôle dans la correspondance entre Bernis et Flavigny. Leurs réseaux d'amis et de connaissances se superposent en partie et dans le même temps ils recourent aussi les réseaux diplomatiques, passés ou présents, de la France en Italie et en Europe. Le comte François-Charles de Rochechouart, qui avait été ministre plénipotentiaire à Parme entre 1754 et 1757, y est ainsi qualifié d'« ami commun⁸⁷ ». La relation entre les deux hommes

⁷⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 23 avril 1776.

⁷⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 29 mars 1774.

⁷⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 20 décembre 1774.

⁸⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 21 mai 1776 : Flavigny y évoque « la lettre de Madame de Flavigny à Madame la marquise de Puy-Montbrun ».

⁸¹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 17 octobre 1775.

⁸² *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 31 octobre 1775.

⁸³ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 30 avril 1776.

⁸⁴ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 10 avril 1774.

⁸⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 13 septembre 1774.

⁸⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 26 décembre 1775.

⁸⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 31 octobre 1775.

s'insère donc dans un écheveau plus large d'échanges épistoliers croisés et recroisés, de contacts et parfois de rencontres, qui associent familiarité et travail. Ancien ministre plénipotentiaire à Cologne en 1756, puis en Pologne en 1758, le marquis Charles-François Just de Monteil, qui sera nommé à Gênes en 1777, séjourne plusieurs mois à Parme durant l'automne 1774, puis au début de l'hiver. Flavigny donne régulièrement de ses nouvelles à Bernis⁸⁸ et Monteil lui-même semble entretenir une correspondance avec le cardinal⁸⁹. Bernis et Flavigny sont aussi étroitement liés au baron François de Zuckmantel, qui est ambassadeur à Venise depuis 1771, après avoir été ministre auprès de l'électeur palatin de 1753 à 1758 et ministre à Dresde de 1763 à 1770. Zuckmantel s'arrête quelques jours à Parme en mai 1776 : « Nous parlons souvent de Votre Éminence qu'il adore, écrit Flavigny à son propos, et de son entourage qu'il aime infiniment⁹⁰. » Le baron Louis-Auguste de Breteuil, qui quitte en 1774 l'ambassade de Naples qu'il occupait depuis 1772, se retrouve lui aussi dans ce réseau. Bernis et Flavigny, qui continuent d'entretenir des liens avec celui qu'ils désignent comme « notre baron⁹¹ », se communiquent mutuellement les nouvelles qu'ils en ont. Ils évoquent ses chances pour l'obtention du secrétariat d'État des Affaires étrangères⁹², les rumeurs qui courent sur sa possible nomination à Rome⁹³, ses ambitions qui le tournent vers Vienne et le succès final qu'il rencontre à cet égard⁹⁴, ou encore les bruits qui le désignent pour le secrétariat d'État de la Guerre en 1775⁹⁵.

En raison de son autorité personnelle, du prestige du poste qu'il exerce, de l'importance de Rome dans les affaires péninsulaires, Bernis paraît occuper une place centrale, d'animation et de relai, dans cet entrelacs de relations et de rapports qui unissent entre eux tous ces hommes. Le cardinal joue aussi incontestablement un rôle tout particulier dans l'affirmation d'un discours et d'une logique de l'amitié qui viennent redoubler les liens de travail. Mais l'attention avec laquelle Bernis et Flavigny suivent la carrière de Breteuil, dont ils s'accordent pour souligner l'ambition⁹⁶, révèle aussi les attentes et les espoirs implicites que peut susciter l'ascension de l'un des membres les plus brillants du petit groupe. Bernis et la petite coterie, qui s'agrège autour de lui sous le signe de l'action diplomatique et de l'amitié, ne perd pas tout espoir de continuer à peser sur la politique étrangère de la France en dépit du changement de règne et de ministère.

Les affaires de Rome et de Parme

Placée sous le signe de la proximité et de l'amitié, qui engendrent la confiance, la correspondance entre Bernis et Flavigny devient finalement un lieu propice à la confiance, aussi bien sur les affaires de la péninsule que sur les péripéties de la France. « Le parti

⁸⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 22 novembre 1774 : sur l'arrivée de Monteil.

⁸⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 20 décembre 1774 : « J'ai prié le marquis de Monteil de mander à Votre Éminence la grosseesse de Madame la comtesse d'Artois. »

⁹⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 7 mai 1776.

⁹¹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Paris, 17 décembre 1776.

⁹² *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 19 juin 1774.

⁹³ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 23 août 1774.

⁹⁴ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 30 août et 6 septembre 1774.

⁹⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 7 novembre 1775.

⁹⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 17 septembre 1776 : « Le baron de Breteuil m'a mandé qu'il avait demandé un congé et qu'il comptait partir incessamment. Il prétend que c'est pour les affaires de sa fille, mais en chemin faisant, il n'oubliera pas les siennes. »

prépondérant a tellement le haut du pavé, estime ainsi le comte avec un peu d'amertume face aux nouveaux équilibres établis après l'avènement de Louis XVI, que les gens sensés et les fidèles sujets du roi ne peuvent plus dire leur avis sans se compromettre⁹⁷. » Et d'ajouter : « Il faut être en Italie et causer avec une éminence française pour oser risquer le paquet⁹⁸. » Dans cet entre-soi, bien plus que dans ses dépêches officielles, au ton toujours mesuré et calculé, toujours politique, la parole du comte se libère et se fait parfois virulente. Lui-même en a d'ailleurs pleinement conscience, si bien qu'il ne tarde pas à s'inquiéter, lorsqu'en décembre 1775, Bernis lui fait savoir qu'il n'a pas reçu de sa part la lettre habituelle : « Je serais fâché, explique Flavigny, qu'il y eut de l'interception dans un commerce où vous me permettez de penser tout haut⁹⁹. »

Les deux hommes échangent aussi leurs vues sur les affaires de leurs postes respectifs, les affaires qu'ils traitent. Faute de disposer de la correspondance active du cardinal, il est difficile de mesurer jusqu'à quel point celui-ci s'étend sur son activité. Durant l'hiver 1774-1775, il semble bien s'ouvrir à Flavigny des péripéties du conclave¹⁰⁰, puis à l'été 1775, il lui rapporte les difficultés qu'il rencontre dans la négociation sur l'extinction de l'ordre des Antonins et sa réunion à l'ordre de Malte. « Je suis infiniment sensible, s'enorgueillit alors le comte, à la confiance dont Votre Éminence m'honore en daignant m'instruire de la grande affaire qui est actuellement sur son bureau¹⁰¹ ». Bernis évoque aussi les relations étroites qu'il paraît entretenir avec son homologue espagnol en cour de Rome, le comte de Floridablanca José Moñino y Redondo¹⁰². Il n'en reste pas moins difficile de restituer ses propos et ses maximes qui ne sont finalement évoqués qu'à travers le prisme déformant de la correspondance de Flavigny. Les choses sont en revanche plus claires du côté de celui-ci. Certes, sa mission n'exige pas de sa part un engagement très fort sur le terrain des négociations. Ses instructions lui recommandent de ne pas se mêler aux éventuelles disputes, intrigues ou cabales et de ne pas s'impliquer dans le fonctionnement du gouvernement. Après les crises qui ont secoué la cour de Parme en 1771 et 1772, la France, qui choisit délibérément de s'effacer derrière l'Espagne, cherche à favoriser l'apaisement et maintient son agent sur place dans une position de représentation, d'observation et d'information. Lui-même ne se fait d'ailleurs guère d'illusion sur son rôle et se définit volontiers comme un « ministre passif¹⁰³ », jetant sur le duché un regard souvent mordant, parfois cynique. « Il n'y a rien de nouveau ici, écrit-il en mars 1774, sinon qu'on y jouit d'un calme parfait, ce qui n'est pas l'état commun de cette cour¹⁰⁴. » Et de surenchérir : « Les nouveaux ministres concordent fort bien jusqu'à présent et paraissent honnêtes, ainsi il faut espérer que Parme se fera oublier¹⁰⁵. » L'accalmie est cependant de courte durée. À l'été suivant, des tentatives diligentées subrepticement par l'évêque de Parme, avec l'appui tacite du gouvernement et du prince, afin de réintroduire dans le duché la bulle *In coena domini*, suscitent le scandale et attirent les foudres de l'Espagne. « Cette cour, estime Flavigny

⁹⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 13 septembre 1774.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 26 décembre 1775.

¹⁰⁰ Voir exemple *ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 11, 18 et 25 octobre, 8 et 15 novembre 1774.

¹⁰¹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 29 août 1775.

¹⁰² *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 21 et 23 août, 27 septembre 1774.

¹⁰³ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 6 février 1774.

¹⁰⁴ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 22 mars 1774.

¹⁰⁵ *Ibid.*

à propos de Parme, fait tout ce qu'il faut pour achever son discrédit et troubler sa tranquillité¹⁰⁶. » Il ne faut d'ailleurs pas s'en étonner, explique-t-il encore dans une autre missive : « Le pays est superstitieux, l'évêque est fanatique, les ministres sont des apôtres¹⁰⁷. »

Ce jugement négatif rejaillit sur les infants Ferdinand et Marie-Amélie. Flavigny livre dans ses lettres une chronique détaillée et peu édifiante de leur vie parmesane à destination de Bernis. Le cardinal semble en effet leur vouer une affection particulière : il aime « les rejetons du feu roi¹⁰⁸ », dit de lui Flavigny, et il s'efforce aussi de rétablir et d'entretenir avec Ferdinand une correspondance sur le modèle de celle qu'il avait nouée autrefois avec le duc Philippe. Cela n'empêche pas le ministre plénipotentiaire de ne rien dissimuler de ce que sont les princes, leur vie personnelle, leurs bizarreries individuelles, leurs extravagances de couple. Entretenu par son confesseur le Père Ferrari dans « un bigotisme pusillanime¹⁰⁹ », Ferdinand court les offices et les solennités, accompagnant « la procession du rosaire avec beaucoup de pompe¹¹⁰ » ou célébrant « la fête de Saint-Dominique avec une immensité de prêtraille¹¹¹ ». Il multiplie aussi à travers la péninsule, à l'insu de la cour d'Espagne qui les désapprouve, des « voyages ridicules¹¹² » qui entremêlent, dans un mélange des genres qui fait jaser, « les couvents, les théâtres et les bals, trois choses auxquelles il vaque également¹¹³ ». En janvier-février 1775, il passe à Crémone, Ferrare, Bologne et Modène¹¹⁴ ; en mai de la même année, il se rend à Lorette pour y « acquitter un vœu qu'il a fait depuis longtemps¹¹⁵ » ; en octobre, « feignant d'aller à Plaisance », il va « visiter un petit couvent de Dominicains, nommé *del Bosco*, dans les États du roi de Sardaigne, entre Tortone et Alexandrie¹¹⁶ ». Ces escapades se poursuivent : en juin 1776, le voici encore, affirme Flavigny, « à Bologne pour la fonction, à Forli pour le théâtre et dans les environs de Lorette pour je ne sais quelle Madone¹¹⁷ ».

Marie-Amélie n'est pas en reste. Le feuilleton de ses multiples grossesses anime la cour de Parme et les lettres du comte. À l'automne 1774, on attend la délivrance, sans cesse repoussée¹¹⁸ et quand enfin la princesse accouche d'une fille le 28 novembre¹¹⁹, l'infant fanfaronne en promettant un fils pour l'année suivante¹²⁰. Surtout, Marie-Amélie n'a rien retranché de ses mauvaises habitudes. Les rares moments où elle paraît à la cour, y fait ses fonctions et semble s'y distraire font regretter amèrement, tous ceux qu'elle passe retirée, prétextant quelque maladie pour échapper aux obligations ou se retirant dans son domaine de Sala où, « plus sauvage que jamais », rapporte le comte en août 1776, « elle règne sur des paysans et des valets qu'elle rend malheureux, ce qui lui plaît davantage que d'être la seconde

¹⁰⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 23 août 1774.

¹⁰⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 21 août 1774.

¹⁰⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 4 octobre 1774.

¹⁰⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 23 mai 1775.

¹¹⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 4 octobre 1774.

¹¹¹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 6 août 1776.

¹¹² *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 6 février 1775.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 23 mai 1775.

¹¹⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 10 octobre 1775.

¹¹⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 18 juin 1776.

¹¹⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 25 octobre, 8, 15 et 22 novembre 1774.

¹¹⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 28 novembre 1774.

¹²⁰ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 29 novembre 1774.

à Parme¹²¹ ». Et pourtant, le couple princier fonctionne tant bien que mal dans une sorte de solidarité autour de leurs manquements et de leurs vices : « Leurs altesses royales sont ensemble comme les médecins de Molière qui se passaient la rhubarbe et le séné. Madame infante ne dit mot des superstitions et des petites pratiques, et en reconnaissance, l'infant lui passe les déprédations, les abus d'autorité et toutes les singularités extérieures, dont elle donne continuellement le spectacle à ses États¹²² ». « On est bien heureux dans de pareilles circonstances, conclut Flavigny, de n'avoir que cinquante mille francs à manger et de n'être chargé ni responsable de rien¹²³. »

Les lettres du ministre plénipotentiaire sont donc d'abord informatives. Elles dressent un tableau sombre de la situation parmesane, mais elles évoquent finalement très peu d'affaires communes impliquant Bernis et Flavigny, d'actions concertées entre les deux ministres. L'inactivité dans laquelle se maintient volontairement le comte explique sans doute en partie cette absence. Tout juste peut-on citer son intervention auprès de Bernis, dans l'affaire de la bulle *In coena domini*, pour que celui-ci engage Floridablanca à traiter l'infant avec modération¹²⁴. Alors qu'à Parme, le ministre d'Espagne Revilla a très vivement réagi et s'est montré menaçant, Flavigny au contraire se révèle plus conciliant : « En exigeant trop » de l'infant, explique-t-il, on le poussera dans le désespoir et c'est alors qu'il fait les plus grandes fautes. Il me semble que d'une mauvaise paye, il faut en tirer ce qu'on peut ne pas traiter les enfants gâtés comme les personnes raisonnables¹²⁵ ». Au bout du compte, la coopération entre Bernis et Flavigny se limite surtout à des faveurs et des interventions ponctuelles réclamées de temps à autre de part et d'autre. En mai 1774, le comte transmet par exemple au cardinal deux mémoires des pères Fourcault et Bianchi pour que celui-ci leur procure « la permission de lire toutes sortes de livres, même ceux sujets à la censure, liberté qui leur est nécessaire pour suivre les différentes études dans lesquelles ils se sont engagés¹²⁶ ». De son côté, sur la recommandation du cardinal Albani, Bernis fait passer à Flavigny, en avril 1775, un mémoire en faveur du comte Cesare Cattaneo qui cherche à obtenir raison de quelques débiteurs qui se trouvent dans le duché¹²⁷.

Les deux ministres engagent aussi parallèlement une sorte de collaboration à propos des voyageurs, souverains et princes plus ou moins incognito, diplomates de passage, aristocrates engagés dans leur grand tour ou ecclésiastiques allant et venant de Rome, qui parcourent sans cesse les routes d'Italie¹²⁸. Parme s'est affirmée au XVIII^e siècle comme une étape dans ces pérégrinations¹²⁹ et Flavigny s'en présente comme « l'aubergiste », suggérant que les infants, soucieux d'échapper aux contraintes, négligent leur devoir d'hospitalité¹³⁰. Le comte et le

¹²¹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 13 août 1776.

¹²² *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 17 octobre 1775.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 21 août 1774.

¹²⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 4 octobre 1774.

¹²⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 8 mai 1774.

¹²⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 11 et 14 avril 1775.

¹²⁸ Sur le voyage d'Italie, on verra en général François Brizay, *Touristes du Grand Siècle. Le voyage d'Italie au XVII^e siècle*, Paris, Belin, 2007 ; Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle – début XX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2008.

¹²⁹ Cf. Giorgio Cusatelli et Fausto Razzetti (dir.), *Il viaggio a Parma. Visitatori stranieri in età farnesiana e borbonica*, Parme, Ugo Guanda Editore, 1990.

¹³⁰ APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Parme, 12 mars 1776.

cardinal évoquent régulièrement ces hommes, se les annoncent, se les présentent, se les recommandent¹³¹. « Nous avons ici, avertit Flavigny en mars 1774, un prince de Castiglione, de la maison de Gonzague, que vous aurez dans quelques temps à Rome. Il a désiré que j'eusse l'honneur de vous l'annoncer. Il est d'un plus beau format qu'un de ses parents que vous avez pu connaître à Venise et qui est le fléau des voyageurs¹³² ». En janvier 1776, il se porte garant de Grimm qu'il connaît « beaucoup » et qui a été « secrétaire de [son] ami particulier feu le comte de Frise ». « Je sais, ajoute encore le ministre, qu'il est en correspondance avec tous les rois ou princes d'Allemagne et qu'il a quelques vogues à Paris, quoique sa tournure soit encore un peu tudesque¹³³ ».

Ces circulations redoublent en quelque sorte le fil de communication établi entre Bernis et Flavigny. En septembre 1775, le comte signale par exemple au cardinal le séjour du marquis de Cassini, qui « se loue beaucoup de Votre Éminence » et il affirme avoir mis tout en œuvre à son tour de sorte « qu'il pût se louer aussi » de lui¹³⁴. De leur côté, l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche et son époux le duc Albert de Saxe-Teschen de passage à Parme en juin 1776, après avoir visité Rome, parlent de même à Flavigny « avec reconnaissance » des « attentions » du cardinal et « avec une parfaite connaissance » de ses « avantages et de son mérite ». « Ils m'ont fait l'honneur, affirme encore celui-ci, de me charger à deux reprises de vous faire des compliments¹³⁵ ». Les pérégrinations de ces voyageurs contribuent donc, par la mobilisation qu'ils suscitent, à matérialiser les réseaux d'ambassades, à les faire exister concrètement au-delà des simples échanges épistolaires. Dans le même temps, les palais et les tables des ambassadeurs et des agents du roi deviennent des jalons et des repères, disséminés le long d'itinéraires qu'ils concourent à orienter et à structurer, selon leur réputation et la qualité de l'accueil qu'on y réserve. Flavigny affirme par exemple, le 18 juin 1776, avoir eu à dîner la veille « le chevalier Hamilton et la Milady son épouse » qui « ne se sont arrêtés que pour nous et sont partis en sortant de table¹³⁶ ». L'enjeu de tout ceci n'était pas négligeable. Se félicitant que Bernis ait pu accueillir le duc et la duchesse de Cumberland à Rome, Flavigny souligne depuis Parme que « la nation ne peut que gagner quand quelqu'un » comme lui « se produit à des princes recommandables¹³⁷ ». D'une façon plus générale, il estime « qu'on ne saurait trop capter les gens qui parlent » par le traitement qu'on leur offre, « quand même ils ne seraient pas crus¹³⁸ ». Ce n'est pas simplement une question de représentation et de réputation, un enjeu de gloire nationale, le ministre qui tient table ouverte peut en effet y trouver son profit. Après le passage si épuisant pour lui de la duchesse de Chartres, Flavigny estime en juillet 1776 qu'il n'a pas œuvré totalement pour rien : « Je crois que les respects et les attentions qu'on lui marque sont placés avantageusement et que malgré son rang et son âge, elle est susceptible d'en conserver le souvenir¹³⁹. »

¹³¹ L'accueil que le cardinal de Bernis réserve à Rome aux voyageurs européens a été étudié par Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe, 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011.

¹³² APB, Correspondance Flavigny, Flavigny à Bernis, Parme, 29 mars 1774.

¹³³ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 16 janvier 1776.

¹³⁴ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Colorno, 19 septembre 1775.

¹³⁵ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 11 juin 1776.

¹³⁶ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 18 juin 1776.

¹³⁷ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 22 mars 1774.

¹³⁸ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Colorno, 19 septembre 1775.

¹³⁹ *Ibid.*, Flavigny à Bernis, Parme, 9 juillet 1776.

Le cardinal de Bernis et le comte de Flavigny entretiennent, dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, un commerce régulier de lettres calé sur une fréquence hebdomadaire. Même si le nombre d'affaires qu'ils ont à traiter en commun demeure relativement faible, cette correspondance répond aux nécessités du service. Elle est conforme à la pratique diplomatique qui encourage les échanges transversaux entre les missions à l'étranger ; elle répond au besoin constant d'informations dont se nourrit l'action politique ; elle contribue à structurer les réseaux français dans la péninsule et renforce leur efficacité. Mais les échanges entre les deux hommes prennent dans le même temps un tour original et singulier. Bernis trouve dans les nouvelles de Flavigny matière à satisfaire la curiosité et l'intérêt personnels qu'il porte au petit duché de Parme et à ses princes, depuis qu'il y a séjourné au temps de l'infant Philippe et de Madame Élisabeth. C'est aussi sous son impulsion, que la correspondance se simplifie dans ses formes, que son ton se fait plus familier et plus intime, qu'une sorte d'amitié et de complicité épistolaires se substitue aux liens hiérarchiques. Bernis et Flavigny y abordent bientôt leurs joies et leurs peines intimes, y évoquent leurs amis communs, y échangent très librement leurs points de vue sur le gouvernement de la France ou les affaires internationales. Remplaçant les formules obséquieuses des premiers temps, le trait d'esprit, le bon mot ont dès lors toute leur place dans ces dépêches qui entendent conjuguer finesse politique et plaisir de l'intelligence, en adoptant l'allure d'une conversation mondaine. Incontestablement, Bernis forge ainsi un style qui lui est propre, tout en agrégeant autour de lui une nébuleuse d'agents et de ministres qui finissent par l'adopter à leur tour. À travers eux, le cardinal continue de rayonner au-delà des murs de Rome.